

Langue Française.

Pres. auten.

I

Certes, si nous disions presque brutalement que la langue française est mourante, à peu près morte, destinée à devenir classée avec les générations lettrées de demain...

II

La langue grecque, simplement classée de nos jours, est arrivée, elle aussi, à son point de perfection, et il faut même que nous soyons encore des barbares pour ne pas l'admirer davantage.

III

La langue latine, elle non plus, fut loin d'être parfaite à ses commencements, et ce n'est point le génie grec qui l'inspira.

IV

Alors, quand la langue d'Homère et de Platon eût atteint ce sommet, fut tout cela et même plus encore, que lui restait-il à dire et à faire parmi les hommes et les dieux mêmes?

V

Et Horace, l'épicurien de Tibur ? Celui-là fut philosophe, moins pieux que Virgile peut-être, mais si aimable, si agréable, si délicat, si fin, et d'une langue si gracieuse.

VI

Des cris partirent de la foule captive par cette bataille homérique. — Tombera !... Tombera pas !... Hardi !... Hardi !...

Alors, quand la langue d'Homère et de Platon eût atteint ce sommet, fut tout cela et même plus encore, que lui restait-il à dire et à faire parmi les hommes et les dieux mêmes ?

III

La langue latine, elle non plus, fut loin d'être parfaite à ses commencements, et ce n'est point le génie grec qui l'inspira.

IV

Alors, quand la langue d'Homère et de Platon eût atteint ce sommet, fut tout cela et même plus encore, que lui restait-il à dire et à faire parmi les hommes et les dieux mêmes ?

V

Et Horace, l'épicurien de Tibur ? Celui-là fut philosophe, moins pieux que Virgile peut-être, mais si aimable, si agréable, si délicat, si fin, et d'une langue si gracieuse.

VI

Des cris partirent de la foule captive par cette bataille homérique. — Tombera !... Tombera pas !... Hardi !... Hardi !...

VII

Et nous disions presque brutalement que la langue française est mourante, à peu près morte, destinée à devenir classée avec les générations lettrées de demain...

Alors, quand la langue d'Homère et de Platon eût atteint ce sommet, fut tout cela et même plus encore, que lui restait-il à dire et à faire parmi les hommes et les dieux mêmes ?

III

La langue latine, elle non plus, fut loin d'être parfaite à ses commencements, et ce n'est point le génie grec qui l'inspira.

IV

Alors, quand la langue d'Homère et de Platon eût atteint ce sommet, fut tout cela et même plus encore, que lui restait-il à dire et à faire parmi les hommes et les dieux mêmes ?

V

Et Horace, l'épicurien de Tibur ? Celui-là fut philosophe, moins pieux que Virgile peut-être, mais si aimable, si agréable, si délicat, si fin, et d'une langue si gracieuse.

VI

Des cris partirent de la foule captive par cette bataille homérique. — Tombera !... Tombera pas !... Hardi !... Hardi !...

VII

Et nous disions presque brutalement que la langue française est mourante, à peu près morte, destinée à devenir classée avec les générations lettrées de demain...

Alors, quand la langue d'Homère et de Platon eût atteint ce sommet, fut tout cela et même plus encore, que lui restait-il à dire et à faire parmi les hommes et les dieux mêmes ?

III

La langue latine, elle non plus, fut loin d'être parfaite à ses commencements, et ce n'est point le génie grec qui l'inspira.

IV

Alors, quand la langue d'Homère et de Platon eût atteint ce sommet, fut tout cela et même plus encore, que lui restait-il à dire et à faire parmi les hommes et les dieux mêmes ?

V

Et Horace, l'épicurien de Tibur ? Celui-là fut philosophe, moins pieux que Virgile peut-être, mais si aimable, si agréable, si délicat, si fin, et d'une langue si gracieuse.

VI

Des cris partirent de la foule captive par cette bataille homérique. — Tombera !... Tombera pas !... Hardi !... Hardi !...

VII

Et nous disions presque brutalement que la langue française est mourante, à peu près morte, destinée à devenir classée avec les générations lettrées de demain...

Alors, quand la langue d'Homère et de Platon eût atteint ce sommet, fut tout cela et même plus encore, que lui restait-il à dire et à faire parmi les hommes et les dieux mêmes ?

III

La langue latine, elle non plus, fut loin d'être parfaite à ses commencements, et ce n'est point le génie grec qui l'inspira.

IV

Alors, quand la langue d'Homère et de Platon eût atteint ce sommet, fut tout cela et même plus encore, que lui restait-il à dire et à faire parmi les hommes et les dieux mêmes ?

V

Et Horace, l'épicurien de Tibur ? Celui-là fut philosophe, moins pieux que Virgile peut-être, mais si aimable, si agréable, si délicat, si fin, et d'une langue si gracieuse.

VI

Des cris partirent de la foule captive par cette bataille homérique. — Tombera !... Tombera pas !... Hardi !... Hardi !...

VII

Et nous disions presque brutalement que la langue française est mourante, à peu près morte, destinée à devenir classée avec les générations lettrées de demain...

AVIS

AUX

Capitalistes et à Ceux qui Veulent Faire des Placements d'Argent.

Le Bureau de Liquidation de la Dette de Ville de la Ville de la Nouvelle-Orléans, dans l'Etat de la Louisiane

Etat-Uni d'Amérique, en vertu d'un privilège spécial accordé par la Constitution et les Statuts de l'Etat de la Louisiane, recouvrer jusqu'au

SAMEDI, 15 DÉCEMBRE 1900, A MIDI,

des soumissions cachetées pour l'achat des

BONS D'AMÉLIORATIONS PUBLIQUES

de la Ville de la Nouvelle-Orléans de mille piastres chacun, datés du 1er juillet 1860, avec intérêt payable semi-annuellement, courant pendant cinquante ans, sujets à être rappelés après le 1er juillet 1942, payables en monnaie légale des Etats-Unis, l'intérêt et le principal étant garantis par des taxes spéciales imposées à cet effet.

Chaque soumission devra être accompagnée d'un chèque certifié de trois pour cent du montant des bons pour lesquels on a soumissionné.

Les chèques des soumissionnaires récusés seront immédiatement rendus à titre de dépôt, ceux des soumissionnaires heureux seront gardés et affectés au paiement de la première livraison des bons.

Des détails complets relativement à tout ce qui concerne cette annonce peuvent être obtenus dans les brochures que l'on aura en s'adressant à

MM. WINSLOW, LANIER & CIE, à New York.

à la BANQUE CONTINENTALE NATIONALE, à Chicago.

à MM. HOPE & CIE, à Amsterdam.

à MM. BROWN, SHIPLEY & CIE, à Londres.

AU CONSEIL DE LIQUIDATION DE LA DETTE DE LA VILLE,

Chambre 10, Hôtel de Ville, Nouvelle-Orléans, Louisiane,

E. C. J. A.

10 juillet 1900

Le Chant au Combat

Nous lisons dans la Gaule: La chaude et colorée chronique dont mon brillant collaborateur M. R. né Maizroy régala l'autre jour les lecteurs du "Gaule" leur a fait connaître le récent ukase de l'empereur de Russie.

Pour des troupes qui s'avancent à l'attaque, il y a un point de vue phonique—trois systèmes, le silence, les cris, le chant.

Dans les armées russes, le chant devient obligatoire lors de la suprême offensive.

Telle est la volonté du Tsar. Pareille réglementation est chose importante, mais d'une importance qu'on ne peut bien comprendre qu'en la raisonnant au point de vue militaire professionnel.

La franche entrée en analyse nous fait saisir aussitôt quelques épineux. Affectons alors d'éviter les premières ronces, et de ne pas remarquer que, pour l'instant, le dernier coup de collier se donne, tête baissée, au pas le plus rapide—si ce n'est à la course; et que pour la cavalerie le dernier temps de galop se fait au "galop de charge".

Toutes conditions qui sont celles de l'épouvantement auquel il faut ajouter les effets meurtriers les plus intenses. En un instant, l'union des chœurs sera rompue par le fuyage qui attendra basses, barytons, et même ténors.

Ensuite, et toujours en éliminant, remarquons que l'affaire du "chant" ne doit pas être confondue avec celle des instruments guerriers réglementaires, tambours et clairons, trompettes, fifres, cornemuses, des highlanders, timbales etymbales des siècles derniers.

Ce groupe n'est pas à discuter; il fait corps avec le règlement dans toutes les armées. Il est de prescription générale que ces instruments bruyants fassent rage, sur des rythmes prévus et notés, dans les instants qui précèdent l'abordage pour la cavalerie, l'assaut pour l'infanterie.

Et même sur les champs de bataille, on a vu—et l'on verra encore—des musiques militaires intégrales jouer, cuivres et câbles, des morceaux capables de soutenir le moral des troupes engagées.

Maladie de l'impératrice douairière.

Tien Tsin, 26 octobre.—On a de sources japonaises, après que l'impératrice douairière eût gravement malade, à Tai Chan Fu et que les plus célèbres médecins du pays ont été appelés pour la soigner.

Histoire controvérsée.

Paris, France, 27 octobre.—Les fonctionnaires de la préfecture de police, qui ont fait une enquête sur l'histoire de Couturier publiée par le "Nouveliste de Lyon," disent qu'elle est dénuée de fondement.

Protégation du général Linarès.

Madrid, Espagne, 27 octobre.—Le général Linarès, ministre de la guerre, a protesté aujourd'hui, au cours d'une interview, contre la qualification de militaire appliquée au nouveau cabinet.

Maladie grave du professeur Marmuier.

Londres, 27 octobre.—Friederich Marmuier, professeur de philologie comparée à l'université d'Oxford,

Récolte de grains en Russie.

St. Pétersbourg, Russie, 27 octobre.—D'après un message officiel, le déficit dans les grains n'a lieu que dans les provinces orientales et la Sibirie. Les provinces les plus riches souffrent actuellement par suite des récoltes qui ont été mauvaises.

Le fitar gouvernement de Cuba.

New York, 27 octobre.—L'evacuation de Cuba par les Etats-Unis, n'aura pas lieu aussi vite qu'on le pensait. C'est la nouvelle que donne une dépêche au Journal de Commerce.

Le retrait des troupes américaines n'aura lieu, en tout cas, que quand une forme de gouvernement de pays aura été établie, et l'ordre n'en sera pas donné par le département exécutif, sans l'autorisation du Congrès.

La convention cubaine qui se réunit en novembre, devra probablement plaider mais, longtemps après la session du Congrès en mars 1901.

Le nouveau Congrès, élu le 6 novembre ne se réunira en session régulière qu'en décembre de l'année prochaine. Il n'expédiera probablement aucune affaire sérieuse, avant le printemps de 1902.

A cette époque, le gouvernement Cubain pourra démontrer aux comités du Congrès qu'il est complètement organisé, capable de maintenir les obligations des traités avec les autres puissances.

Il est difficile que le gouvernement puisse entrer en fonctions avant l'autorisation du Congrès. Les agents de l'Etat-Uni ne pourront pas surveiller les agents de l'Etat-Uni ? C'est ce que le Congrès aura à décider.

Abita, Abita, Abita, Que de trésors de santé cette Eau contient

Feuilleton

L'Abelle de la N. O.

46 Commencé le 17 décembre 1899

L'ŒIL D'OR.

PAR JEAN ROLLAND

TROISIÈME PARTIE.

L'HÉRITAGE DU COMTE DE MAUPERTIS

(Suite.)

NIX

LA LOI DE LYNCH.

Quelque chose de brillant comme une lame, qui pique d'an

point de feu la leur du gaz. se lève, fait passer comme un éclair dans l'obscurité et s'abat dans le dos de Gordon.

Une masse tombe lourdement avec un bruit sourd.

— A moi ! à moi ! vous gémissante.

Faisant demi-tour, l'assassin, les coudes au corps, prend un élan pour revenir sur ses pas. Mais presque aussitôt il se heurte contre un homme qui accourt aux cris du blessé.

Saisi au collet, harponné par le venimeux, il tente pour lui échapper un effort désespéré.

— On ne passe pas ! murmura une voix menaçante. Et devant le ton :

— Au secours ! à l'assassin ! Quelques rares passants s'arrêtent, puis les grilles s'ouvrent, des maisons, désertes en apparence, surgissent comme des escouades. C'est le personnel de ces villas, une valetaille curieuse, affairée, impressionnée, ou négres et blancs fraternisant dans une excitation de gens indignés.

Une foule se presse maintenant, cerne l'assassin, tandis que les secours s'organisent, qu'on affine autour de la victime.

Des agents apparaissent, prêtent main-forte au citoyen qui a mis la main sur le meurtrier. Mais le blessé semble inanimé, tombé à terre au milieu d'une mare de sang. Alors des cris formés jaillissent des groupes.

Qu'on le pend !... Lynchons-le !... A la potence !

On se rue sur l'inconnu. En vain les agents d'interposent, les coups pleuvent, les bombardements meurtrissent le coupable, vont le chercher jusque derrière les manchettes galonnées qui essaient de former un rempart autour de lui. Le flot grossissant donne résolution l'assaut aux gens de police.

Un grand diable s'est dressé le long d'une grille, attache une corde à la branche maîtresse d'un arbre.

— Attention ! camarades, commande d'un ton d'autorité l'exécuteur de la justice sommaire. Les agents à moitié écharpés ont dû céder au nombre. Les vêtements déchirés, la figure tamée de coups, l'assassin est aux mains de la populace. Des poings le malmenent, des voix féroces le tachent, ses doigts frémissants at touchent, son cou le need fatal.

Puis il semble qu'un recueille ment ait passé sur la foule. Un silence s'est fait. C'est comme un commandement qui lancent des voix à l'unisson :

— Allons ! laissez-le honnêtement ! Deux hommes, grimés à la potence improvisée, s'étaient empressés de couper la corde. Avec mille précautions, on descendit le corps inerte.

Etendu maintenant à terre, il y demeurait dans une sinistre immobilité de cadavre. On approcha du visage contourné la lumière d'une lanterne. Les granelles vitreuses demeurèrent fixes, le cœur anéanti, sans cesse de battre.

— Toi tard, articala demati- quement un policeman ; son affaire est faite ; ces brutes n'ont fond jamais d'auteurs.

Des cris partirent de la foule captive par cette bataille homérique.

— Tombera !... Tombera pas !... Hardi !... Hardi !...

Tout à coup, Achille se trouva enlevé de terre. L'amateur le portait à bout de bras au-dessus de sa tête, dans la position horizontale.

Il y eut un redoublement d'attention. Le trombone, "empoi gné" lui-même, cessa de jouer.

Quelques secondes s'écoulèrent, qui parurent des minutes. Le moment était grave... On sentait que le dénouement approchait.

Si Achille ne parvenait pas à se redresser avant de toucher à nouveau le sol, il était vaincu ; mais s'il réalisait ce tour de force, l'autre avait bien des chances de mordre la poussière.

Tenant toujours au-dessus de lui l'asticot qui ne bougeait pas, attendant le moment propice pour essayer de se dégager, l'amateur s'agrippa.

Et soudain, rapide comme l'éclair, il saisit d'une de ses mains le letteur par la nuque, le fit basculer et l'étendit tout de long sur le tapis de scène.

Achille était sur le dos. Les deux épaules avaient touché, en dépit du tour de reins qu'il avait tenté de réaliser pendant sa chute.

Il était "tombé" !... Un hurrah partit de la foule qui criait, trébuchant et battant

des mains : — Bravo ! bravo ! — Oui, appuya Achille qui se relevait, et malgré sa défaite voulait se montrer bon prince, un petit bravo pour l'amateur. Il la bien mérité.

Les applaudissements redoublèrent.

Le vainqueur s'esnyait le front, sans paraître autrement flatté de cette manifestation bruyamment sympathique.

— Monsieur est de première force, répéta l'asticot. C'est la seule fois que mes épaules ont baissé la sciure. J'ai trouvé mon maître... Mais il y a une revanche, pas vrai ? La fête n'est pas finie.

L'amateur s'inclina en signe d'assentiment. — Mais que dans Achille avec autorité en regardant le trombone, qui reprit sa valeur dont les temps et les contre-temps étaient frappés par la grosse caisse et le tambour.

C'était pour annoncer le commencement du numéro 2. Gaspard, dit le Gréyé, s'avance, docilement de la tête et se dandinant sur les hanches. Il avait le sourire aux lèvres... et de la pomnade plein les cheveux.

Il salua l'honorable société d'un geste circulaire et, dédaignant toute transition, attaqua les poids et les halteres.

Son effort apparut gracieusement presque, il jonglait avec

les lourds appareils comme avec des boules de caoutchouc.

Quel nerf ! Gaspard se trouvait parfaitement à l'aise, et c'est d'un air placide qu'il souleva, des deux mains, l'énorme masse de metal résultant des poids et des halteres accumulés.

Il y eut une explosion d'enthousiasme, devant ce beau tour de force.

Il n'y avait pas à dire ; c'était tapé !

Mais le public fut bien plus expansif encore lorsqu'il vit s'avancer le tambour d'Achille, qui, du geste, demanda à Gaspard l'autorisation de "faire les poids" après lui.

— Vas-y, mon fiston ! répondit le Gréyé, gouailleur. L'inconnu se baissa et répéta tous les travaux de l'athlète, avec la même aisance, la même dextérité. Seulement, il y mettait une note plus personnelle, il prolongeant les efforts fatiguants et les poses difficiles.

Lorsqu'il eut épuisé la série des exercices de Gaspard, il réunit, comme lui, halteres et poids au moyen d'un mouchoir, puis, s'arc-boutant sur les jambes, il les souleva d'une seule main.

C'est, c'était le bouquet. Ainsi qu'Achille, le Gréyé avait trouvé son maître. Il demeurait là, interloqué, tandis que l'assistance éclatait en criquets braves.

Le trombone en restait muet encore une fois. A continuer.